



Ma vie était forte avant qu'elle ne sombrât.

Chaque journée s'emplissait de petits plaisirs improvisés ou de satisfactions programmées. Parfois, je me décidais à quitter l'agitation urbaine ; je longeais le fleuve et plongeais dans le calme pictural de Honfleur. Assis en retrait d'un chevalet, je regardais danser le pinceau du peintre. Touche à touche, point à point, il donnait vie à une voile, à une fenêtre, à un passant, fixés pour l'éternité. Le magicien figeait l'éphémère, soulignait le futile. Près du Vieux bassin, le regard coloré de l'artiste révélait ce que mes yeux ne distinguaient pas un instant auparavant. Je m'extasiais de l'endroit et songeais à muer le fugace en tableau, en poème ou en chanson. Mais mon imagination ignorait par quel ton, quel mot ou quelle note amorcer ; je revenais par le chemin des écoliers, pressé de rien, avide de tout.

D'autres fois, la fantaisie me conduisait sur les coteaux de craie, en surplomb de la mer. J'y dominais les courants d'air, tenais tête aux rafales, marchais à pas rapides, affrontais le vent d'une démarche forte. Les pieds ancrés en terre, je me sentais maître des embruns et amant d'Éole. J'étais marin dominateur et conquérant, je sortais anobli, victorieux de la nature. Ces jours de grand air, je rentrais fier de mes exploits imaginaires, rompu de victoires puissantes, gorgé de la maîtrise souveraine.

Ma vie glissait entre vibrantes félicités et vaines conquêtes, ponctuées d'envies passagères, à table, dans mon décor, mon habillement, mes choix musicaux ou littéraires. Mes voisins s'en amusaient sans chercher à comprendre. Je me gardais d'expliquer ou de me justifier. J'avais le pouvoir de vivre à ma guise. Monarque terrien de la mer, seul digne d'en goûter les couleurs ou les courroux, d'en sentir la gifle ou la griffe, d'en mesurer les aurores et les odeurs ; nos étreintes naissaient de la folie ou de la furie. Je m'en sentais le maître absolu.

La frégate remontait le fleuve avec lenteur. Les mâts caressaient le tablier des ponts. Les riverains, bien que familiers de ces apparitions, admiraient son flanc d'ébène et d'ivoire. Les voiles roulées sous les vergues exhibaient leur blancheur immaculée. L'équipage groupé sur le pont entonnait ses chants ou vaquait aux tâches du bord. La sirène guidait le navire ; sa poitrine généreuse et sa chevelure abondante l'entraînaient, droit sur les ondes. Il voguait en grande majesté, serein, altier, divin. Il rayonnait de sagesse, il était la sagesse.

À quai, la ville fêta son arrivée. Les autorités honorèrent les officiers, les marins divertirent la population de leurs chants renouvelés, les jeunes filles rêvaient de loups de mer, les hommes enviaient galons et pompons.

J'aurais voulu m'associer à la liesse malgré la pression soudaine ressentie contre la poitrine. J'éprouvais un poids étrange sur le thorax, un assaut subit sur les poumons, un malaise à respirer, un étouffement. Pourtant, nulle maladie déclarée, nul autre symptôme reconnu. Je préférerais rester en recul, puis finis par rentrer chez moi, loin des flonflons et des échos de la fête.

Le lendemain matin, l'animateur de la radio s'enthousiasmait pour le voilier ; il me décida à aller voir le gaillard, le gréement, la voilure, admirer le galbe de la sirène, sa liberté, sa licence. Le déjeuner avalé, la toilette expédiée, je franchis la porte.

Sur le palier, une migraine cogna ma tête. Dès la première pharmacie, je réclamais de quoi soulager le mal et m'installais à une terrasse de café pour avaler le comprimé. Le vent se promenait, le ciel respirait le printemps, les nuages désertaient, les voitures circulaient, les piétons déambulaient, la ville souriait. Tandis que mon cerveau se comprimait, se dilatait, résonnait sur les tempes, martelait le front, je me résolus à rejoindre le quai. Mains efforts, plusieurs répits, force arrêts, je capitulai et rebroussai chemin sans contempler la frégate.

— Ce n'est que reculer pour mieux sauter, me dis-je en maigre consolation.

Par un déjeuner léger et une brève sieste, l'énergie fut retrouvée. Le ciel s'était paré de gris, j'emportai un parapluie et galopai vers le but matinal. Les cris des badauds ne sauraient troubler la vision, leurs commentaires n'altéreraient pas mon délice.

Après quelques pas sur le trottoir, à peine le coin de rue franchi, une crampe subite me saisit au mollet ; le mal était plus vif qu'une tenaille ou les crocs d'un chien. Je cherchai où poser le pied, soulager la jambe, recouvrer la force de marcher. Les minutes passaient et distillaient tour à tour l'espoir et le découragement. Seul, le désir me poussait vers le port. La douleur, le supplice, la torture m'exhortaient à renoncer. Des étapes de martyr se succédèrent et le calvaire s'acheva sur mon palier.

La souffrance s'évanouit et un murmure inconnu répétait au creux de l'oreille :

— Demain est un jour nouveau.

La nuit fut agitée. Un cauchemar me réveilla en sursaut, puis la crainte de sa résurrection maintint mes yeux ouverts. Mon esprit redoutait une punition céleste. Un dieu jaloux m'interdisait la naïade exotique. La sirène de proue refusait ma venue et ma dévotion. Le bateau me rejetait.

Cent fois, je me retournai dans le lit en proie à ce funeste songe. Cent fois, j'allumai la lampe. Cent fois, je me levai. Mes angoisses n'avaient nul fondement, nulle justification. J'avalai un somnifère, certain qu'il apporterait un repos artificiel mais salvateur. Avant qu'il ne montrât son effet, je sentis les seins de la nymphe éclater à mon approche, ses longs cheveux me fouetter, ses cris tonner à mes oreilles.

Douze coups sonnèrent à l'église. Le soleil filtrait à travers les rideaux. Je sursautai de rage, la matinée était perdue, je devrais être sur le quai depuis longtemps. Levé, habillé, sans toilette, le ventre vide, je pressai le pas. La sirène m'appelait, j'avais rendez-vous au creux de ses seins, elle m'attendait pour me

flageller de sa toison. Serviteur condamnable, je courrais comparaître. Éperdu de désir, je ployais sous le charme. Plus mes pas approchaient du but, plus les sens m'abandonnaient, les voitures s'effaçaient, les bruits se voilaient, les odeurs s'estompaient. La voix de la veille, je l'aurais reconnue entre mille, assénait le même ordre :

— Viens, viens, viens.

Et je venais, marionnette désarmée, pantin agité par une puissance invisible. J'approchais, incapable de penser, de me gouverner. Près du vaisseau, les jambes m'emportaient, m'arrêtaient, me refoulaient, me retournaient, m'échouaient devant la passerelle.

La voix se tut.

Privé de toute volonté, je l'implorai, lui demandai de me guider encore ; elle m'ordonna de saluer la figure de proue, de ressentir son sourire.

Le buste était de bois peint, les lèvres restaient muettes. Tout était normal, ordinaire.

Je n'étais pas envoûté, je n'étais pas fou, je n'étais pas sujet au délire d'un soupirant.

La voix chuchota :

— Longe le flanc du navire, parcours sa longueur entière, caresse-le de tes yeux. Scrute le cinquième hublot, détaille les entrailles du bâtiment, habite son cœur de toute ton âme. Contemple la cabine de commandement, comme si tu étais le capitaine.

J'obtempérai, je longuai, je scrutai, je contemplai, captif, hypnotisé, magnétisé. L'épreuve dura tant qu'elle intrigua l'officier de quart, une femme rigoureuse au chignon strict ; elle descendit à ma rencontre.

Dans un parfait français, elle demanda si le bateau était à mon goût, si j'avais perdu quelque chose, si j'avais un vœu particulier. Je reconnus aussitôt la voix, celle qui m'avait consolé la veille, celle qui me dirigeait depuis le lever. C'était elle ! Aucun doute n'était permis, j'étais sous ses ordres, comme l'équipage tout entier.

Devant mes explications confuses, elle me mit en demeure de cesser ce va-et-vient ou elle appellerait la police française. J'obéis tel un enfant fautif, j'implorai l'autorisation de rendre hommage au navire et à l'équipage, leur dire adieu avant le départ du lendemain ; l'officier consentit, sous condition de me tenir à distance raisonnable.

La fin de journée ne fut que troubles, attraites, appels, agitations. La nuit fut aussi perturbée que la précédente, je mis le réveil pour me montrer fidèle à ma promesse. J'imaginai les moyens de me conformer à l'injonction de l'officier : il suffisait de garder le fleuve entre nous ; en voiture, j'irai sur l'autre rive ; les amarres larguées, j'accompagnerai le bateau jusqu'à l'estuaire et le regarderai prendre le large et m'abandonner.

Une telle prudence me séduisit.

Depuis l'autre rive, la frégate me parut encore plus belle, ses couleurs contrastées perçaient la brume, la sirène arborait un nouveau rictus. J'avais pourtant détaillé la veille sa silhouette toute de bois ; était-ce ma mémoire qui défaillait, mon imagination qui me bernait ? J'étais certain : la statue avait changé de sourire. Et la voix s'éveilla :

— Viens, viens, suis-moi.

Par la route, j'accompagnai l'avancée du vaisseau. Un rideau d'arbres le voilait, mon cœur se comprimait ; un méandre l'éloignait, mes oreilles bourdonnaient ; la route s'élevait, mes tempes gonflaient. Sous chaque pont, je tremblais pour les mâts. À chaque croisement, je craignais l'abordage. Dans chaque ville, je jalousais le salut des riverains. La moindre séparation était une torture ; les retrouvailles sonnaient comme une fête.

Le périple fluvial fut un voyage de noces, de barbaries nuptiales.

À Honfleur, j'ignorai le Vieux bassin coloré et attendais la frégate bien-aimée sur la plage déserte. Quand la sirène embrassa l'horizon, le goût de son baiser parfuma mes lèvres, sa chevelure enlaça ma tête. Et la voix répétait :

— Viens, viens, suis-moi.

À pas cadencés, j'avançais vers la rive. Un pied devant l'autre, je marchais sur les flots. Et la voix appelait encore.

Humble, soumis, je pénétrais l'océan. Docile, servile, j'avançais dans les vagues. Et la voix appelait toujours.

Sans force, sans volonté, je m'inclinai. Esclave, possédé, je sombrais. Et la voix m'appelait pour toujours.

Une parole brisa les ténèbres :

— Heureusement qu'on vous a vu, vous auriez pu vous noyer.

Le pompier surveillait mon réveil.

— J'aurais pu, avouai-je ; elle aurait pu...